

Adriano Spatola, omaggi in versi e in prosa (1989-2011)

Indice degli autori:

Prima parte:

**Luciano Anceschi
Ferdinando Albertazzi
Marcello Angioni
Nanni Balestrini
Carlo Belloli
Franco Beltrametti
Tomaso Binga
Miro Bini
Gerald Bisinger
Julien Blaine
Giuseppe Caliceti
Alberto Cappi
Peter Carravetta
Corrado Costa
Giovanni Fontana
Elio Grasso
Arrigo Lora Totino
Mario Lunetta**

Seconda Parte:

**Mario Moroni
Carlo Negri
Giulia Niccolai
Clemente Padin
Elio Pagliarani
Serge Pey
Vito Riviello
Gregorio Scalise
Gian Paolo Roffi
Edoardo Sanguineti
Carlo Alberto Sitta
Maurizio Spatola
Paul Vangelisti**



MARIO MORONI

L'equinozio assoluto

Per Adriano Spatola

(con l'aiuto di Breton e Soupault)

Voltando le spalle alla pianura
si vedono vasti incendi
si sentono grida venire
dagli alberi dei morti
dai quattro punti cardinali
dove s'alza la notte ed i grandi animali
s'addormentano e le strade e le case
s'illuminano dove il grande paesaggio
scompare.

Si finisce con la vecchiaia
delle malattie inventate
con la lotta senza tregua
e la perdita di sangue
nel campo delle mandorle appestate
la circolazione delle albe.

Qui prigionieri della pioggia
nel bicchiere pieno d'acqua marina
con il destino scritto
su vetri smerigliati
anch'essi prigionieri
prigionieri della luce.

È l'ora esatta e prevista
dietro il fruscio infinito
ed i sogni attuali con i fiumi
che si trasformano in cenere
ed i frutti sui rami che bruciano.

È l'ora delle meteore
qui prigionieri della pioggia
che sembra innocua ma s'abbatte
sui fiumi immobili nonostante
le stelle filanti e gli occhi chiusi.

Qualcuno rinasce
la sua memoria scorre
per valli parallele e crateri spenti
si tratta di braccia senza seguito
solo un allarme atomico
Alamogordo atollo atomico

Non più molto tempo per dormire
nati dagli amplessi fortuiti
dei mondi di madreperla
con questi dèi ingigantiti
dalla generazione elettrica
senza pietà dispersi dentro i laghi.

Perché qui ancora prigionieri
della pioggia mentre i sovrani dell'aria
assistono al canto dei morenti
neanche la sera scende per domare
l'artificio del tempo
del passare di mesi e calendari
per risolvere indovinelli
che s'avvicinano sempre di più
eternamente.

Ora ancora prigionieri della pioggia
mettere i sogni in un'ampolla
in una grande zona dello spazio
corroso dagli orologi se la gabbia
non s'apre allora ancora
prigionieri della pioggia
in grandi acquitrini
mentre i bambini della scuola
stasera s'addormentano
senza pensare al domani.

Carlo Negri, *Adriano*

Quando si entrò negli anni Sessanta
all'inizio di grandi mutamenti
Adriano pensò di arrendersi alla poesia
alla sua volontà di seduzione
Ignorando il guadagno e la perdita
sognò di far penetrare il linguaggio
nei terreni più vaghi dell'essere
sognò che sarebbe stato seguace
dei santi violatori della norma,
sognò che giungesse Panurge a Bologna
portando mirra e incunaboli
che l'osteria di Carducci potesse esplodere
in una magnolia di versi liberi
che avrebbe accolto vani argonauti
nella sua stanza in vicolo Bolognetti
che avrebbe riso con gli amici a Piadena
Sognò di trasferire
una vena di stile rovente in America
di offrire ai turisti a Montmartre
composizioni tracciate
col dito bagnato nel vino
Sognò che tutti i solai
tutte le altane gli appartenessero
per roteare col calice in mano
nell'amnistia della sera
sognò donne d'altri paesi
che non s'aspettassero niente da lui
sognò la Fenice avvolta

nelle sue ali rosse
custode di pergamene
Sognò che ogni poesia
fosse confezionata in trecce
d'agli e di nebbie
che fosse protetta
dagli incapaci dai savi
Sognò di correre con Rimbaud tra filari
ai piedi della collina, in vapori
di grappa vecchia, di incontrare Eliot
sulle navi di Mylae,
sognò che l'antica città conoscesse
la misura di Klee, le vicende
del padre Ubu, che ammettesse
visioni cadute e riprese
tentazioni e abbandoni
che accogliesse i travagli dello spirito
Non so se avesse raggiunto
la compiutezza che perseguiva
nella scrittura assorbente
nell'invenzione che lo assolveva
non so se avesse domato
l'inquietudine che lo accompagnava
nell'interrogativo di ogni parola
nei meandri segreti d'ogni frase.
Però ricordo il suo sorriso arguto,
le dita allungate sui fogli...

Inedito.

J'AI TROUVÉ SON CERCUEIL SI PETIT

Quand je pense à Adriano, l'image qui se présente à ma mémoire est celle d'un titan condamné à rouler un rocher à la montée. Ce poids c'était ses opinions, surtout sur la poésie, qu'il voyait comme seule possibilité de salut.

Adriano était toujours prêt à parler de cette pierre, jamais de lui-même, ni de sa condamnation qu'il ne voyait même pas comme telle. Il sentait seulement qu'il ne pouvait pas se détacher du rocher et il continuait à le pousser de peur d'en être écrasé. Il espérait arriver enfin au sommet de la montagne, voir le rocher dévaler de l'autre côté et se retrouver libre. Personne n'a jamais réussi à le détourner de cette idée et ainsi personne, que je sache, n'a été capable de l'aider.

Si je pense que c'est justement ces opinions qui lui avaient valu de grandes satisfactions et du succès au début de sa carrière, quand il fut considéré enfant prodige, une promesse de la littérature italienne, il est plus simple alors de comprendre comme il n'a plus pu s'en détacher. Mais, l'amour de Rimbaud, le désir de personnifier à tout prix l'image d'un poète maudit, - sûrement la plus généreuse ambition que l'on pouvait avoir alors, au début des années soixante, lorsqu'il avait vingt ans, - que deviennent-ils dans le cours du temps, au long des changements et des transformations inéluctables ? Qu'est-ce que cela veut dire être comme Rimbaud, vouloir être aujourd'hui un poète maudit ? Je ne le sais pas, mais j'ai l'impression que le monde a voulu extirper de soi cette image en la broyant, la dépasser, du moins pour le moment. Peut-être c'est justement dans la fidélité à nos plus grandes aspirations que la vie nous apprend sa leçon la plus difficile, celle de la fluidité, de savoir se laisser couler comme l'eau ou le temps.

Ceux de notre génération qui voulurent rassembler les fils des avant-gardes rompus par la deuxième guerre mondiale, furent obligés d'élargir les frontières de la poésie en plusieurs directions, en la sortant du terrain exclusif de l'Académie (je veux dire ici en Europe occidentale, parce qu'aux Etats-Unis, par exemple, la chose s'était déjà passée d'une manière plus spontanée et donc moins douloureuse), mais surtout en élargissant le concept de poésie à ce qui en était exclu (ou pas admis), par provincialisme, sectarisme ou par lassitude de tradition.

Les poètes travaillaient depuis longtemps dans cette direction libératoire, je dirais surtout dans le champ de la poésie concrète et visuelle en surmontant les barrières linguistiques, lorsque 1968, avec sa révolution des mœurs et le fait que le monde entier était devenu toujours plus petit, grâce aux avions, lorsque donc tout cela donna raison à grand nombre d'expérimentateurs de plusieurs pays qui avaient perçu le malaise, l'ennui et l'incohérence des espaces trop restreints et vieillissants où l'on avait permis à la poésie de se mouvoir. Dans ce sens je crois de même qu'une grande partie du travail poétique de Adriano ainsi que son essai le plus audacieux : "Verso la poesia totale", resteront dans le temps la preuve concrète qu'il avait su voir juste.

J'ignore, par contre, quelles amertumes et quelles déceptions pouvaient lui venir de la confusion, de la désorientation, et donc du manque de rigueur qui semblent triompher en poésie dans ces années 80. Après m'être battue longtemps en première ligne, depuis quatre ans j'ai abandonné complètement les scènes de la poésie nationale et internationale. Je les sentais sillonnées par les poisons de l'Ego, par ceux plus polluants de l'exhibitionnisme, de la frustration et du cynisme, quelque chose comme une sottise excitation de soi, qui ne laissait plus fermenter la poésie et lui interdisait de communiquer en la transformant, au contraire en un jeu de massacre. C'était l'heure, pour moi, d'abandonner le Circo Maximo des manifestations et des médias et de descendre aux catacombes. C'était l'heure, pour moi, des réflexions.

Ce sera à la nouvelle génération de débrouiller les fils emmêlés de cet écheveau, de les recueillir et de développer le valable.

J'ai trouvé le cercueil de Adriano si petit par rapport à ce qu'avait toujours été son rôle catalysateur, confessai-je à Julien le jour de l'enterrement et il me dit qu'il avait eu la même impression. Adriano avait le don de la centralisation. Quand on était entraîné dans son tourbillon, on n'avait plus le temps ni l'espace de penser avec sa tête. Les poètes et les journalistes qui ont écrit sur lui et sur sa mort, ont cité mon nom avec le sien en se référant à la fondation de Tam-Tam. Je me suis alors rendue compte que je n'ai probablement jamais rapporté ce fait dans les notices qu'il m'est arrivé d'écrire sur moi-même. Peut être parce que je sentais que ma contribution en ce sens était minime, presque dérisoire. Mais une grande partie de ce que j'ai appris sur "faire de la poésie" je l'ai appris en travaillant avec lui de 1968 à 1979, d'abord à Rome, puis dans la cuisine du Mulino di Bazzano, à la cuisine de Tam-Tam.

Cristo, come mi si spezza, (Dieu, que ça me brise), c'est le vers prophétique qui termine un merveilleux poème de jeunesse d'Adriano. Ce vers, il y a des années que je me le répète dans les moments où je me sens accablée et vaincue par la souffrance de vivre. Cristo come mi si spezza est sorti de ma bouche, je l'ai prononcé et j'ai été consciente de l'entendre, un après-midi de décembre pendant que je méditais sur sa mort, j'ai senti en profondeur le tragique de sa peine.

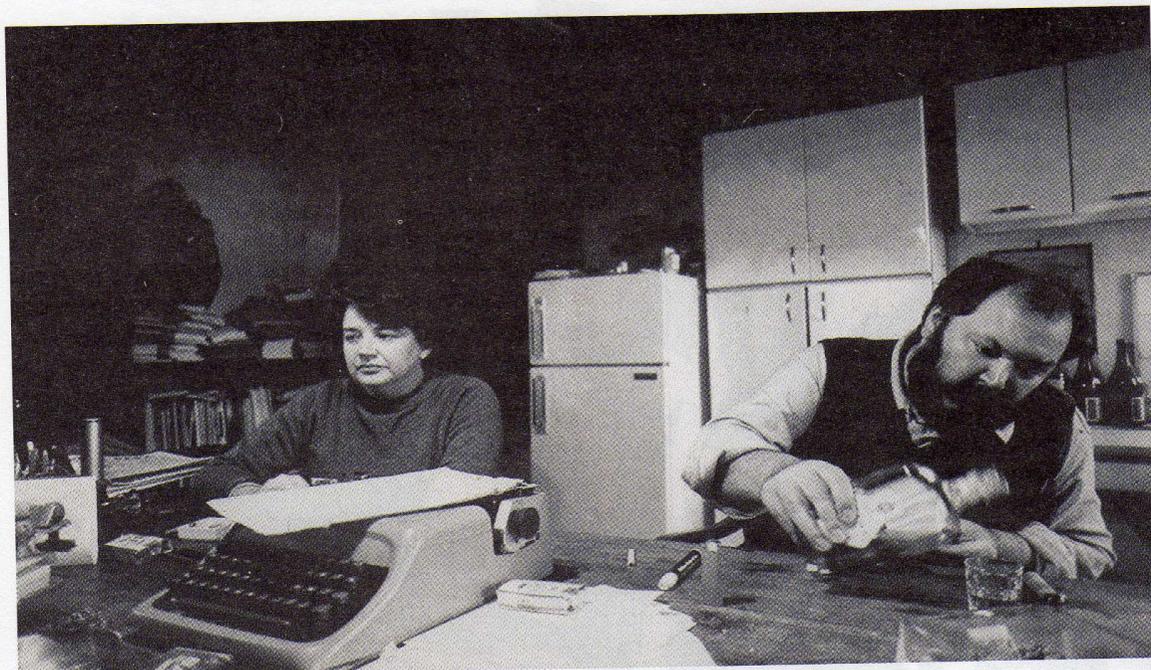
Traduction de Françoise Bohr

Caro Giovanni,

nella circolare in cui informi che «La Taverna di Auerbach» dedicherà un fascicolo monografico alla figura e all'opera di Adriano Spatola, suggerisci di collaborare non solo con saggi o schede critiche, ma anche tramite testimonianze, memorie, lettere, testi creativi o immagini.

Una richiesta simile l'avevo ricevuta lo scorso gennaio da Julien Blaine che voleva dedicare ad Adriano un numero di «Doc(k)s» e quando la lessi scartai subito, per quanto mi riguarda, la possibilità del saggio o della scheda critica perché non mi considero una professionista in questo senso, così come scartai la proposta di intervenire con un testo creativo o una immagine. Avendo vissuto con Adriano per undici anni, pensai che ciò che ci si aspettava da me fosse una testimonianza e che qualsiasi altra soluzione sarebbe stata inadeguata. Così scrissi per «Doc(k)s» appunto una testimonianza nella quale analizzavo a volo d'uccello alcuni aspetti della personalità di Adriano, ne consideravo l'opera creativa e il lavoro organizzativo in relazione alla situazione letteraria italiana e straniera, e a come esse siano andate evolvendosi in questi ultimi vent'anni, e spiegavo brevemente cosa aveva significato per me quel periodo di convivenza e collaborazione.

A quasi un anno di distanza, accingendomi ora a rispondere a te, continuo a pensare che da parte mia, qualsiasi collaborazione che non sia una



Giulia Niccolai e Adriano Spatola a Mulino di Bazzano (foto di Dino Maiellaro)

testimonianza, sarebbe una scappatoia, ma avendo già scritto quella per Blaine e non volendo ripetermi, mi sento costretta ad approfondire, a guardare più da vicino il problema e questo mi causa pena e disagio.

Un giorno, forse più di quindici anni fa, Adriano e io stavamo discutendo, ora non so più di chi o di cosa in particolare, ma ricordo perfettamente la sua frase perentoria che mise fine al nostro ragionare: "non si può mai aiutare nessuno".

Ricordo perfettamente il tono della sua voce che non era né triste, né fatalistico, né rammaricato ma era (come ho appena scritto), perentorio, dunque non ammetteva obiezioni.

Poiché avevo stima di Adriano, le sue opinioni erano importanti per me e questa mi rimase così impressa nella mente proprio perché la pensavo in modo opposto al suo. Ma se secondo me si poteva aiutare la gente, questa mia convinzione era forse pura illusione? Da allora mi sono posta la stessa domanda una infinità di volte e così, col tempo, ho potuto constatarne la relatività. Questo perché di volta in volta mi rispondevo "no, nessuno può essere d'aiuto ad alcuno", se la mia mente era in fase negativa: insoddisfatta, infelice. Ed era invece un "sì, certo", quando mi sentivo in pace con me stessa e con il mondo, aperta, disposta cioè a considerare che, perché io possa sedere a tavolino e scrivere a macchina come ad esempio sto facendo ora, questo fatto banale al quale non diamo alcun peso, già implica di per sé l'aiuto, la collaborazione di centinaia di persone.

Col tempo ho anche creduto di capire che dicendo quella frase, Adriano in realtà stesse dicendo: "nessuno potrà mai aiutare me", anche perché diverse volte in quegli anni gli sentii dire, come semplice constatazione, senza alcuna drammaticità, che la felicità non esiste. Queste due profonde ferite erano forse alla base del suo comportamento audace e per molti versi provocatorio; degli eccessi, delle esaltazioni di chi comunque non intende preoccuparsi di sottoporre a ragionevole controllo le proprie emozioni. Parafrasando il titolo di Eduardo, *Gli esami non finiscono mai*, mi capita spesso di dire a me stessa: oggi non hai fatto i compiti, e non so quante volte l'ho pensato di Adriano tentando di farglielo capire.

Ma a questo punto è doverosa da parte mia una importante precisazione. Quando ero giovane, quando conobbi Adriano, mi sentii attratta proprio da ciò che oggi condanno, dal suo comportarsi cioè come se le emozioni, qualsiasi esse fossero, andassero comunque vissute sempre fino in



Fontaine de Vaucluse (Avignone), luglio 1978. Giulia Niccolai (foto Maurizio Spatola)

fondo. Solo col passare degli anni la confusione e la tristezza che mi si erano accumulate dentro, mi fecero intuire che più emozioni si esprimono, più ci sono emozioni da esprimere e più si rafforza la loro tendenza a manifestarsi, finché non si ha più la forza o l'energia per tirare avanti. Solo dopo diversi anni che ero tornata a Milano, cominciai a capire che quel nostro vivere rischioso e ribelle, aveva in effetti rappresentato, nel mio caso, la dolorosa anche se al momento inconsapevole distruzione del Super-Io, quella particolare forza caudina sotto la quale sono destinati a passare certuni: forse gli artisti vittime di ciò che Jung definisce il "complesso autonomo".

Quando penso a noi in quegli anni, vedo, come in una scena di *Papillon*, due ergastolani alla Cajenna, legati alla stessa catena, intenti a spaccare pietre. Abbiamo faticato come negri.

Certo che mi ha aiutato!

C'è poi la mole del suo lavoro: la poesia lineare, concreta, sonora, la prosa, i saggi, la rivista, l'editoria alternativa, le mostre, le cassette di «Baobab». Di questo parleranno gli esperti. Mi preme però dire che egli è sicuramente stato un importante punto di riferimento per molti giovani e che non si è mai permesso di servirsi della poesia o della cultura come di uno strumento di potere, ma che anzi, aveva scelto la dura strada del lavoro "di base".

Tutte le volte che ci sentivamo per telefono in questi ultimi anni, esordiva dicendo: "sto lavorando moltissimo". Non è lì che ti voglio, mi capitava a volte di rispondere, ma sempre fingeva di non avermi nemmeno sentito. Forse il suo errore è stato quello di credere che il dedicarsi anima e corpo alla scrittura lo esentasse da tutta una serie di obblighi e di responsabilità che la vita ci costringe ad avere verso noi stessi e gli altri. L'esperienza mi ha insegnato che per sentirci liberi, dobbiamo attraversare proprio ciò di cui abbiamo paura o avversione. Rimuovere, non divenire autoresponsabili, ci porta dritti a una trappola.

Il giorno dei funerali, mentre stavamo lasciando il cimitero dopo la cerimonia, Marisa Bonazzi, un'amica di lunga data di Reggio Emilia, volle dirmi: "Adriano aveva molta stima di te". "Sarà", le risposi, "ma a lui non è servito a niente".

Perdona questo "cahier de doléances".

Ti abbraccio affettuosamente,

Montevideo, 2 de Febrero/89

Estimado amigo:

Me asocio a tu dolor por la muerte de nuestro común amigo Adriano. Hazle llegar a Giullia mis sinceras condolencias. La poesía está de duelo.

No sólo le asmiraba por su fervor vanguardista y espermental sino, también, por su respeto y a mor por nuestros pobres países. Nunca olvidaré su apoyo por nuestra libertad, haciendo de TAM TAM uno de los voceros de la solidaridad internacional por los derechos humanos en el Uruguay en el aciago período de la dictatura facista. Sin duda, la obra más significativa que recibí de él fue su participación al proyecto de mi autoría "Temas y variaciones" publicado en "Doc(k)s" nr. 1, en 1975. Te envío el librito que edité por mi cuenta una vez en libertad. El original de esa obra de Adriano y Giullia está en tu poder. Si te decides a publicarla me gustaría que en breves palabras describieras el proyecto para que la obra no quedé en "el aire", es decir, fuera de contexto.

Hazme saber de tus proyectos, no es necesario que me escribas, envía algo para saber que aún nos recuerdas,

fraternalmente,

Casilia C. Central 1211
MONTEVIDEO - URUGUAY

119

CLEMENTE PADIN

In "Doc(k)s" 5

Poker con Adriano

Il poker tutta una notte di poker a via Margutta e whisky a strafottere
full d'otto e di sette a ripetizione perchè ci affrontavamo a full di sette contro full d'otto ogni due o tre mani ?

perchè capitava così, così uscivano le carte fra stupore entusiasmo e riprovazione

la grande sibilante stufa a cherosene mutando l'eccitazione in commozione, non solo di noi due

era terza la donna paciosa, quarta la roscia a far fusa, sì, era poker in tre più la roscia impicciona,
paciosa e svagata la donna ma anche lei con le unghie e insomma parata agli agguati come dev'essere al poker
e si avvertiva come un rimando inebriante a tutti quelli con cui avevamo giocato in presente e in passato

e a quelli più favolosi con cui aveva giocato chi aveva giocato con noi

così tramite Jas allora a New York si poteva arrivare all'avvocato: tutti cavalieri della tavola rotonda

al tavolo rotondo del poker, che bello ! ma la stufa si imbizzarri all'improvviso: prima una pausa

che si poteva sentire la roscia, poi un tremore della caldaia, come di bestia che scalpita

infine una corsa di fiamme e di vento in un sibilo prolungatissimo sssshziittssshzzz

Adriano precisa: Sono le fortezze volanti

che mi porto dentro!

Aviation aviateur!

Adriano Adriano

Elio Pagliarani, in *GEIGER 10*

UN TEMPS-TEMPS POUR ADRIANO SPATOLA

A Julien Blaine

*Ainsi la Tour
n'est que le Puits à l'envers
dont on a changé
la terre qui l'entourait
par de l'air*

*Ainsi la Maison
n'est qu'un Bateau à l'envers
dont on a changé
l'eau qui le portait
par un jardin*

*Ainsi le Sang
n'est que le Vin à l'envers
dont on a changé
les serments brûlés
par des mains*

*Ainsi l'Enfant
n'est qu'un Père à l'envers
dont on a changé
la naissance
par l'anniversaire d'une mort*

*Ainsi la Table
est une Porte à l'envers
dont on a changé
les gonds
pour des tréteaux et du pain*

*Ainsi les Roues d'un vélo
sont des Lunettes à l'envers
dont on a changé
les yeux
par le chemin d'un cercle*

*Ainsi le Miroir
est un Visage à l'envers
dont on a changé
les lèvres
contre un baiser vide et infini*

*Ainsi Dieu lui-même
est un nom à l'envers
dont on a changé
l'ordre
pour les aboiements d'un Grand chien*

*God Dog God Dog
God Dog
Adriano Spatola*

*God Dog God Dog
God Dog
Adriano Latopas*

*God Dog God Dog
God Dog
Nodrian Spatalo*

*God Dog God Dog
God Dog
Onnat Laposat*

*God Dog God Dog
God Dog
Nadrion Salopat
Salopard!
Salopard!
Salopard!*

*Dog Dog
Dog Dog
Adriano Spatola*

*(Ecoute
c'est Spatola qui dit un poème avec une
femme longue et nue*

*Il casse des noix avec un marteau
au bord du ciel*

*Ecoute
maintenant c'est
le Temps-temps de Spatola
et Dieu mange des poèmes
avec les clowns qui sont tombés de sa
croix)*

God Dog Adriano Spatola!

Good Dog Adriano Spatola!

God Dog Adriano Spatola!

God Dog!

Good Dog.

6 Mars 1989

Vito Riviello
INIURA VERBIS

Ad Adriano Spatola con sincera ammirazione

Fu al bar che l'affrontò
Con simili parole: "Lei è un cialtrone... anzi un classico!".
Di fronte all'epiteto pepato
L'altro non si scompose
Glacial rispose per le rime
(mirando al campo): "E lei
Un manierista con un po' di rosso".
Incalzo' quello sorretto dai tifosi:
"Ha venature romantiche"
E l'altro: "Si guardi le sue,
sono smagliate".
Di qui la rissa degenerata
Dal bar dell'Espresso.
SI contarono in settenari
I feriti gravi: un neocrepuscolare
Di Barletta, uno sperimentale di Verona
Molto vicino all'aerea di Spatola,
un poeta visivo non ancora
identikitificato,
un neodadaista emigrato a Milano.
Tra contusi giovani elegiaci
Che imploravano musica
Da Andreotti

Inedito.

LECTURA

"oppure guarda come il testo si serve del corpo
guarda come l'opera è cosmica e biologica e logica"
Adriano Spatola, *La composizione del testo*

questa materia ottusa questa fine
conformemente accline
questo riposo questo
fermarsi dell'inverno
questo letargo eterno
questo ventre materno.

alba lucida. niente.
parola desistente

questa materia scaltra questa idea
questa farmacopea
questo veleno questo
luogo mentale questa
materia cerebrale
questo magico male.

alba nebbiosa. niente.
parola consistente

questa materia grigia questa morte
questo pensiero forte
questa fragile sorte
questo sostrato questo
secreto sottinteso
questo verbo conteso.

alba gelida. niente.
parola subsistente

questa materia bianca questa oscura
conseguente scrittura
questa doppia natura
questo dialogo questo
monologo residuo
questo corpo deciduo.

alba torbida. niente.
parola persistente

questa parola impura questa sola
questa pura parola
questa parola sola
questa quale che sia
questa dicotomia
parola/poesia

Dicembre 1989, potendo ritrovare l'amico Adriano soltanto nei suoi testi.

G.P. Roffi

Edoardo Sanguineti

Acrosnettizzazione

alfabetizzo A come un'alfabetizzazione
didascalizzo D come un didascalizzatore
ritornellizzo R come una ritornellizzazione
ipostatizzo I come un ipostatizzatore
accidentalizzo A come un'accidentalizzazione
nominativizzo N come un nominativizzatore
opportunizzo O come un'opportunizzazione

serializzo S come un serializzatore
possibilizzo P come una possibilizzazione
agrammaticalizzo A come un agrammaticalizzatore
tragicizzo T come una tragicizzazione
opposizionalizzo O come un opposizionalizzatore
locuzionalizzo L come una locuzionalizzazione
acrosnettizzo A come un acrosnettizzatore

marzo 1991

REBUS

per te li ho provati (e per te me li provo, mia cara): e di questo che vedi,
lo vedi, si tratta:

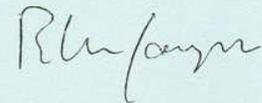
c'è come un prato, una riva (o riviera), con canne,
con erbe fiorite, con plaghe lacustri o palustri (l'inquadratura è ristretta:
si vede, e si indovina, poco e male): e due coppie di acquatici uccelli, ecco,
appunto, acremente si beccano, straziandosi (e, straziati, spiemandosi):

ma
tre altri volatili (ma inassuefatti, inadeguati al volo), zampettanti pacati,
placati (che qui, rispettivamente, designo con S, e con T, e finalmente con R),
se ne stanno in un angolo, goffamente sereni:

(pure osservali, qui, con me, che palpitano):

Edoardo Sanguineti

luglio 1995



Gregorio Scalise
Ricordo di Adriano Spatola

Vi è qualcosa di strano nel ricordare in genere e nel ricordare un amico. La mente deve rimuovere un fatto tremendo (la scomparsa) e comportarsi come se niente fosse accaduto. Prendo spinta a scrivere queste righe perché ho davanti a me, sul tavolo, il numero 10 di «Poesia», dove nella ricostruzione di Niva Lorenzini vedo nella stessa pagina le fotografie di De Angelis, Viviani, la mia e quella di Adriano Spatola. Scrivo guardando il suo viso e devo scacciare da me quella sensazione sempre più forte, in questi anni, che certi ritratti, e certe fotografie, parlino. Certo, non sento "voci" (non sono arrivato a questo punto) ma mi sembra di avvertire il pensiero ancora in movimento, e di Spatola temo ancora la severità.

Perché negli anni in cui lo conobbi e in cui diventammo amici, Spatola era almeno tremendo. Viveva, come poi dirà, nel caos e nel rigore. Fu un rapporto molto vivace e per me assai fertile. Spero che sia stato così anche per lui. Anche perché avevo la brutta impressione che le cose che lui mi diceva mi servivano, mentre non passavano nelle sue orecchie le cose che gli suggerivo io. Non volevo che bevesse, che scrivesse poesie visive e che distruggesse il suo bell'ingegno e la scorta di ottime letture che aveva fatto. Più tardi parlerà "della mente smantellata secondo ragione".

Dei due, insomma, io ero il bigotto, mentre con affettuosa ironia Guido Guglielmi, che conosceva entrambi, ci definiva Pound e Eliot. Adriano l'avanguardista, l'organizzatore, io invece più introverso, timido, e pensoso. Ma io di Adriano, prima che della sua poesia (non amo la poesia tutti i giorni) amavo l'umorismo. E subito dopo il coraggio. "Coscienza di scrittore", diceva lui, e io ero pronto a riconoscergliela. Bisogna sapere che spesso, come un personaggio russo, sono vittima degli altri, trovo delle persone che mi "dominano". Di tanto in tanto mi imbatto in questi esseri che si impossessano di me. Ne parlai ad Adriano, e una sera incontrammo questo mio tiranno. Spatola lo invitò a casa, preparò un piatto di spaghetti sconditi e pessimi, poi si sedette distante da noi e iniziò una sorta di monologo, di performance. Fu uno degli avvenimenti teatrali più belli che avessi mai visto.

Con assoluta *nonchalance*, tirando su dal piatto gli spaghetti, Adriano scorticò vivo il mio oppressore, e mi restituì la libertà. Risi quella sera, sino alle lacrime. E le stesse lacrime mi ricompaiono adesso, perché raramente mi sono imbattuto in vita mia in un gesto di amicizia così forte, così deciso. Difendeva in quelle performances la mia debolezza, era riuscito ad afferrare, nientedimeno che uno dei tratti più enigmatici e vergognosi del mio carattere, e sentivo che stava combattendo per il "poeta". Spatola amava la poesia, in quegli anni. Aveva un vitalismo alla Hemingway, autore che in questi anni rileggo, malgrado tutto, quasi come un rito di comunicazione a

distanza, e in un certo senso Adriano riusciva a sintetizzare un mucchio di proposte culturali; dal Barocco a Ungaretti, dall'avanguardia agli americani, dagli autori italiani alla storia. Mi aspettavo molto da lui, ero molto esigente. Ero geloso sino all'inverosimile, e vedevo con chiarezza i "nostri nemici". Lui mi accusava di vivere nel vuoto, senza riferimenti e nello stesso tempo era attratto dalla mia caparbia ostinazione, dall'ironia che sprigionavo sulla sua osservazione del mondo. Erano gli anni fra il '68 e il '70. Poi conobbe Giulia Niccolai, a Mulino di Bazzano. Inutile dire che tirai calci nell'aria e fui ferocemente deluso. Si spezzava un rapporto ad alta densità inventiva, ma Adriano aveva detto che non ce la faceva più a stare a Bologna, e a mia volta, una sera, gli ricordai che era libero. Non so bene cosa dissi, fatto sta che lui si commosse e disse che solo un amico poteva esprimersi così. E così, in nome della libertà, ci separammo, e ognuno prese il suo destino. Con mio grande rammarico, perché non credo né al destino, né alle "scelte" che uno ha dentro e deve seguire a tutti i costi. Il mio motto è: «Con l'inconscio, se c'è, si discute». Una entità così primitiva come l'inconscio ha bisogno di un contraddittorio, altrimenti ci conduce sempre in vicoli ciechi. La mia idea, la mia sensazione, è che Adriano Spatola poteva fare molto di più. È difficile adesso dire perché, mentre vorrei far riemergere tanti episodi che forse potrebbero costituire un libretto. Ma per me, in quell'incontro, si erano aperti mondi di inventività e di azione. Il mio senso della tradizione a contatto con la sua libertà e la sua indiscussa abilità tecnica mi avevano fatto intravedere nuovi modi di scrivere, leggere, affrontare i temi della cultura.

Un terreno indiretto di comunicazione c'era. Eravamo "friulani" tutti e due. Lui aveva vissuto l'infanzia a Tolmezzo ed io a Udine. A Bologna eravamo un po' due "immigrati" e tuttavia le nostre serate erano ricche. Sono convinto di essere stato un ottimo spettatore per lui, perché di volta in volta sentivo affiorare sotto la sua pelle le letture, i pensieri che il suo talento vivo rendeva palpabili e presenti. Così, per me, lui era di volta in volta Oscar Wilde, Fitzgerald, uno scrittore russo, un dadaista, un pittore pop, un personaggio di Beckett, un folgorante interprete dell'assurdo, e persino (glielo concedevo) un poeta visivo. Insomma, in ogni suo gesto, in quegli anni, io vedevo sprigionarsi scariche di letteratura ed era stupendo pensare che tutto quel mondo esisteva davvero ed era per noi.

Dovevamo fare una cosa sola: prescindere da ciò che esisteva, non imitare nessuno. Avevo fiducia che quel giorno sarebbe arrivato, anzi, ne ero certo. Le quinte teatrali di quella cultura ci proteggevano, tutto era vivo, bastava solo chiedere a quelle immagini di presentarsi sulle pagine.

È esagerato dire che per anni ero in condizione di prevedere titoli di libri, contenuti, svolte culturali? Da solo, è certo, non sarei riuscito a mettere a fuoco strumenti così precisi.

Avevo conosciuto Adriano Spatola nei suoi versi prima che come persona. Un giorno, sul «Verrì», avevo letto alcune poesie (*L'ora dell'aperitivo*, e *Hamlet clown*). E quel modo di fare versi così sicuro e disteso, quelle

tematiche così contemporanee, l'uso spregiudicato di parole moderne in poesia, dovevano convincermi che la vera lirica era l'antilirica. E che eravamo chiamati ad "inventare di nuovo", senza servirci di modelli precedenti, se volevamo avere "coscienza di scrittori". Sentivo come in nessuno uno spirito innovatore battere dentro quel corpo, ma poi Spatola, almeno ai miei occhi, cambiò.

Una sera, a Mulino di Bazzano, sua nuova residenza, dopo Roma, – di tanto in tanto lo andavo ancora a trovare – ebbi la tremenda impressione che gli anni bolognesi fossero scomparsi. La storia mi stava dando torto. Era come se i modelli culturali, come se il peso dell'avanguardia (non è soltanto la tradizione a pesare) gravasse su di lui. Non ritrovavo la sua lucidità, il suo distacco, la sua perfidia. Non era più così allegro come a Bologna.

«Devi avere la pressione bassa – mi aveva detto una volta, mentre ero angosciato dalle mie "responsabilità poetiche" – un bicchiere di Porto ogni tanto ti farebbe bene». E a tante questioni che a me sembravano molto importanti e contorte, lui rispondeva: «Sciocchezze!».

Queste scene avvenivano nella casa accanto alla ferrovia; mi capita ancora di passare, di tanto in tanto, e di rivolgere il pensiero a quella finestra aperta della stanza dove lavorava.

Sembrava che "fuori" ci fosse un aperto senza confini.

Quella sera, a Bazzano, mi sentii impotente a combattere contro i nuovi mostri della sua esistenza, eppure lo rividi ancora mentre scriveva delle poesie sui pittori, e mi mostrava i quadri e cercava sempre un punto di contatto più preciso.

«Ha scelto una strada nera» – dissi ad Anceschi, un volta, e il professore mi guardò interrogativamente.

Ma solo io potevo conoscere l'irrompere dell'inventività nella vita, durante gli anni della nostra amicizia. I sogni, ricordati con trasparenza, al mattino, gli spunti nati nella mente già in forma di racconto, le strane situazioni dell'esistenza che erano già comicità, teatro.

Forse Adriano sapeva che ero un dannato sognatore, e mi lasciava fare. Eppure avremmo interpretato a meraviglia qualche scena di Shakespeare, che so, Bruto e Cassio:

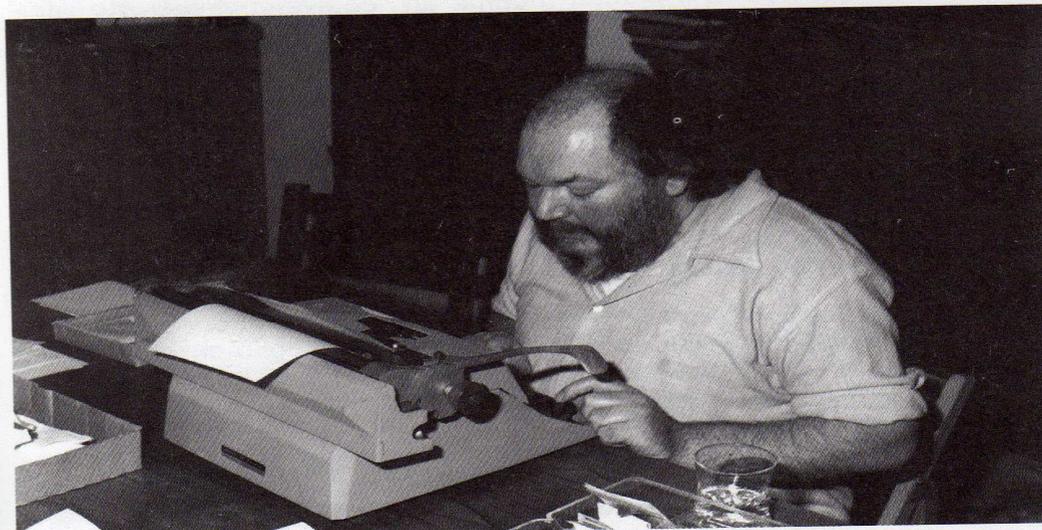
Che tu mi hai fatto torto è dimostrato da questo. Che hai proscritto Lucio Pella per aver accettato danaro dai Sardi. E che alla lettera, con la quale peroravo per lui, perché non lo conoscevo, non è stato dato alcun peso.

Forse, vincendo il freddo, e – perché no? –, anche la paura, altre cose si potrebbero dire. Ora un inaspettato tramonto rosa è fuori dalla mia finestra. E se chiudo qui questo ricordo, ognuno, leggendolo, può intuire o immaginare cosa sento.

(Autunno 1898)

Carissimo Giovanni,

fra i tanti modi praticabili che ci sono di ricordare un amico scomparso quello che stimola maggiormente il vuoto delle memorie perdute consiste in una ridiscesa nella giovinezza a suo tempo condivida, convivuta. Dovrebbe far parte delle abitudini generose di cui si perdono le tracce allorché la poesia diventa quel volgare e poliziesco affaruccio praticato dai soliti innominabili all'interno delle case editrici. Per quanto riguarda Spatola, che ha tenuto a battesimo tanti moderni e tanti post-moderni, era in atto da tempo una disinvolta congiura che non lo voleva nemmeno confrontabile a livello di scrittura con coloro che pure gli erano coevi, e lineari nel verso. Difenderlo come poeta totale, mi pare, porta Adriano verso la sclerosi della formula e non lo salva sul versante del grande scrittore che è stato. Lo so che Adriano è andato oltre la divisione dei generi, diciamo che è stato attento in modo particolare alla totalità di ciò che nel Novecento è stata l'avanguardia. Su questo piano, che ho condiviso e praticato per un quindicennio, c'è poco da ribadire o da rifare, perché lui stesso rifaceva e si divertiva, rifacendolo. Eccoti un esempio, che forse è rimasto inedito, non posso dirlo con certezza perché si tratta, di una fotografia. Risale al 1970, in occasione di un numero matematico della rivista parigina «L'Humidité» che dovevo curare io¹. Avevo chiesto ad Adriano qualcosa per quel numero e lui mi aveva dato questo *Théorie & usage du poème phonétique circulaire et carré "Je sujs"*, dove l'immagine e il titolo irridevano abbastanza scopertamente



Sant'Ilario d'Enza (RE), 1986. Il "poeta totale" Adriano Spatola al lavoro (foto Bianca Maria Bonazzi)



Adriano Spatola a Fiumalbo, 1967

al predominio di una certa critica d'arte concettualistica allora straripante. Per una ragione abbastanza squallida che preferisco non ricordare la foto di Adriano e altre opere di altri amici con cui allora ero in contatto (poeti e artisti mescolati ad arte) non entrarono nel fascicolo di «L'Humidité», il che mi portò a rompere con il suo ineffabile direttore, J. F. Bory, di cui ero stato del resto molto amico. Saltarono otto pagine già impaginate, fra cui quella dove stava Spatola. Bisognava essere consapevoli di "ce qui va et ce qui ne va pas pour Paris", allora come oggi. Adriano non se la prese. Stava facendo il primo numero di «Tam Tam», si era suicidato Rumma che era stato il primo editore di *Verso la poesia totale*, e non voleva più sentir parlare di avanguardia. Non condivideva le mie idee sulla possibilità, di costruire la scrittura come un "equivalente astratto" dell'arte. Cinque anni dopo le nostre

posizioni erano rovesciate e mi sembra anche bello che sia avvenuto tutto in questo modo, prima – negli anni Sessanta – lui sperimentale e io lineare, poi lui lineare e io concettuale, ecc. Una storia molto semplice, per certi aspetti, se penso alle poche ragioni che avevamo di differenziarci quando eravamo in sintonia su moltissime cose. Più tardi non ho accettato, e non accetto tuttora, l'idea che ormai la scrittura dovesse essere passata di mano nella penna dei soliti noti milanesi. Fai bene a ricordare Adriano, e Pizzuto, insomma a reagire contro le piogge acide che ci vengono dall'attuale informazione.

A presto,

tuo Carlo Alberto Sitta

1 «L'Humidité», n. 6, *Italie dernières mesures*, 1971.

Maurizio Spatola

Adrianooooooooo!!!!!!!

Lavorare con Adriano è stato meraviglioso, divertente e difficile. Un'esperienza che ha percorso più della metà della mia vita (dal '61 all'88: quando se n'è andato avevo 42 anni) e che mi ha segnato profondamente.

Meraviglioso, ho detto. Ed è facile spiegarlo, tornando con la memoria alle migliaia di ore, diurne e soprattutto notturne, trascorse con lui a costruire, inventare, realizzare progetti sempre nuovi, prima per la pura sopravvivenza, poi per la Grande Idea, la Casa editrice -Geiger -, nome cui arrivammo al termine di una notte memorabile in campagna e al fondo di non so quante bottiglie, con nostro fratello Tiziano, nel '66, superando un misterioso passaggio dal titolo originario, Rabelais o Gargantua, a uno eruttivo, Geyser, fino a quel benedetto contatore per la rilevazione della radioattività che per noi significava, ovviamente, il ticchettio in presenza di qualsivoglia forma di sperimentazione letteraria e/o artistica in generale. Logica conseguenza furono in seguito la nascita di «Tarn Tarn», rivista di sola poesia, fondata con Giulia Niccolai, e di «Baobab», rivista in audiocassette di poesia fonetica e sonora, peraltro pubblicata da un altro editore, Burani di Reggio Emilia («Elytra»). Divertente, ho detto. Ebbene sì, perché con Adriano non si poteva mai scordare la dimensione del "gioco", in tutte le sue accezioni, lavorando. Dal modo in cui costruimmo a mano, tagliando e incollando, tutte le antologie Geiger e i primi dodici-quindecim libri, sul tavolo di cucina, ridendo, cantando e ballando (ci sentivamo un po' dadaisti, il faut dire), a quello in cui riempivamo gli intervalli («Un pokerino?», ridacchiava Adriano) o le inevitabili albe raggiunte, andando a pescare pesciolini nel vicino fiume Enza, da friggere poi a pranzo (quante corse del sottoscritto, unico patentato, a comprare l'indispensabile vino bianco...). Difficile, ho detto. Già. Non era sempre semplice gestire i rapporti con Adriano, dal carattere tanto vitale quanto irritabile, portato sia ai grandi entusiasmi sia alle improvvise depressioni, fragile e possente al tempo stesso. E poi, mica si parlava solo di arte e poesia, ma anche di politica (e pur essendo praticamente sulla stessa sponda, gli scontri erano violenti, a volte): senza contare le litigate al tavolo da poker, che finivano naturalmente in una bolla di sapone. Solo le partite a scacchi, sotto i tigli del cortile di Mulino di Bazzano, scorrevano placide come il Don, chiunque vincesse. Comunque, la proverbiale aggressività di Adriano si sfogava soprattutto contro coloro che riteneva, letterariamente parlando, imbecilli o profittatori: e raramente si sbagliava. Aveva un notevole fiuto, quel barbuto bestione, e a undici anni dalla sua scomparsa mi manca sempre di più. Non sono nemmeno più andato a pescare.

Paul Vangelisti
Sillabazione da
Alephs Again for Adriano Spatola

A è un angelo che non vuole assolutamente nulla.
La A è elegante coi pantaloni frusti, e non
risponde quasi mai al telefono. Parla poco,
soprattutto se viene interpellata. In questo momento
la A è sulle ginocchia di Adriano e lo fa ridere.

D sta per desiderio di gesta compiute
o non compiute come per esempio nel mito
o in democrazia, ciò che puoi amare
in tutta sincerità allo scopo di distruggerlo. Se non ci
fosse la T, non esisterebbe una D. Ideologicamente
parlando la D è sempre difficile.

R appare sempre ragionevole. Anche se non ci è stato
a mangiare. Ultimamente tende a dare una grande
impressione di sé. E poi chissà? Da quel punto di vista
la vita è irregolare. Alle 3.38 di questa mattina una scossa
di terremoto piuttosto violenta ha tenuto sveglio R
per quasi un'ora in attesa dell'effetto
post-trauma. Ma dopo tutto, chi di noi è
all'altezza di un tale evento?

I sta per l'innocenza sulla quale non mi sento
di insistere. Ricordo di aver fermato un bambino
o una bambina per la strada, o di essere entrato
dal macellaio sotto casa per regalare il mio giocattolo
preferito. Spesso si trattava di qualcosa per cui
avevo assillato mia madre per settimane. Ho cercato
di scrivere tutto un libro senza I.

A è un angelo che non vuole assolutamente nulla.
La A è elegante coi pantaloni frusti e non
risponde quasi mai al telefono. Parla poco,
soprattutto se viene interpellata. In questo momento
la A è sulle ginocchia di Adriano e lo fa ridere.

N non sta per un romanzo non scritto né per
quelle poesie che Nevin non mi darà mai. N è un eroe
che fa schizzare via l'occhio del mostro e guarda
una Nausica dalle lunghe gambe orientarsi tra le onde.

O, tra l'altro, non ha vita privata, quello che
si dice avere "una vita propria". Dalla scrivania O vede
un ometto lavorare con un tosaerba per qualche
minuto su e giù su un fazzoletto di prato. Presto
la vicina alta e bionda di O con le sue solite
scarpe rosse occuperà la strada con la sua
camminata. O è contento.

(Traduzione di Milli Graffi)

ALEPHS AGAIN
for Adriano Spatola
(1941-1988)

A

A is an angel who wants absolutely nothing. She looks elegant in torn trousers and almost never answers the phone. She seldom speaks, especially when spoken to. Right now A's on Adriano's lap making him laugh.

B

B is bothersome, even bitter sometimes, when substituted for the first letter of your name. Not B, you say, aping your father, V as in victory. Both of you lack ambition.

C

C is a constant, not unlike chance or a comma not critically needed, or a capital after a colon or after so many days and nights and letters and intercontinental calls and an ecstasy still of exclamations. C definitely lacks charity.

D is for deeds done and undone as in legend or democracy, for instance, which you may truly love in order to destroy. Without T there isn't any D. Ideologically speaking D is always hard.

D

E

E is easily the most equivocal letter in many European languages. A dipping of the tongue past expectation. Especially when it's become the first letter of your name.

F

F is found frequently in Finland where I'm told the major golf tournament tees off at midnight June 21. Or is it Iceland? Fortunately none of us needs to find out.

G

G is the most generous letter in the gnostic alphabet. Gregarious to the extreme, he gets under his lover's skin by generally preferring an evening around the table with friends to her whispered generalizations. G also likes good shoes.

H

H, like hopelessness or history, is happily absent from this alphabet. He's high-minded and writes criticism. H, like heart, is a commodity.

I

I is for the innocence I won't insist upon. I remember stopping a little boy or girl on the street, or marching into the butcher shop under our apartment to give away my favorite toy. Often something I'd pestered my mother about for weeks. I tried to write an entire book once without I.

J

J is just how I feel after the rain starts, sitting at a window. Or maybe more like judging somebody you don't like, jumping to a conclusion jabbed from the jetsam of self-hate which, in a certain season, juts from the lagoon of your joyless life. Not even the dead believe any of this. Stop the bus.

K

K is king in the knowledge that a kingdom demands the killing of its sovereign. Or else K is tired of waiting in the Cafe Canova, watching two elderly German ladies consume a plateful of sandwiches they told the waiter they didn't care for. K is a great kidder, if sometimes a little unkind.

L

L lingers from the other alphabet, a platitude abandoned, a leak from the other side. L wants almost nobody except maybe some angels, Uncle Bob, his son, T, and his daughter, S, I who got married and seldom talks to on the telephone and now and again a few dead friends. L certainly never felt good about himself.

M

M means all that has mattered, whom you've loved and left out of this alphabet. M's also the man you will never be. Oh well.

N

N isn't for the novel not written, not those poems Nevin would never show me. N is a hero who knocks out the eye of a monster and beholds a long-legged Nausicaa orient among the waves.

P

P is for politics, the art of pretending to have some power over life. Others are necessary to play. All are expected to have plenty of persistence, some ambition and a winning pleasure. The dead are no good at it. Only children are ill-prepared for politics, until they produce families of their own. Particularly when they think they need to be loved.

O

O, incidentally, has no private life, what others call a 'life of one's own.' From the desk O sees a little man operate a power mower for a minute or so up and down a patch of lawn. Soon O's tall blond neighbor, in red shoes as usual, occupies the street with her stride. O is pleased.

Q

Q is unquestionably the queerest letter in the alphabet. When's the last time, for instance, you quoted somebody from Quito? Maybe my tall blond neighbor, who's Spanish-speaking, is from Equador. That would qualify her disdain.

R seems always reasonable. Even when he's never eaten there before. Recently, he tends to make a strong impression. But who knows? Life's irregular that way. At 3:38 this morning a rather strong earthquake kept R awake almost an hour waiting for the aftershock. Which of us, after all, can truly rise to the occasion?

R

Somebody said S is the most overused sound in poetry. I lisped as a boy so they slit the fraenum under my tongue and sent me to speech lessons on Saturdays. Even if the face of the earth shook, how soon and sentimental depends on the depth of the quake. It seems hard to consider any name but Simone for my daughter.

S

T is temporarily charismatic, a capital of tenderness. Above it teeter all the excuses you've ever invented. T makes you do things you daren't because there might not be another time. T is the letter, amid a whisper of dashes, the man upstairs most regrets. T plays the odds. T always takes time. T is one of my son's names.

T
U

Unless U is unquenchable rich men will unearth the kingdom of heaven. He sees a fat boy urge a foot off the curb to scurry across the street under his mother's eye. U as usual feels unfulfilled when he's more likely undone. He's never yelled, "Kill the umpire!"

Very little varies. Vain resentment then some vague acceptance of a vainglorious life. So much for verisimilitude or the uncle Fred you were threatened with too virulently becoming. No longer the victorious V coached by your dad, the fervor of the almost bitten lip, but now come South to lazy empire, the late vowels and the weakened stops, where not only all the ladders start but your name too, as in bad, bag, band, bang and bank.

V
W

W's always ben a mystery. The complement of mother or a waltz in the waves. Either way sounds windy and not much to do with women or writing. Little's got to do with writing. Maybe whiskey, maybe not.

X

X is too imposing for words. There's only one under X in my thesaurus, X-shaped, and that too chiasmal.

Y I've always heard as a question: whether in the female attitude just yielding enough or upsidedown standing as a man in all too simple yearning. The greek i it's called in Italian. Yes is, in fact, more like it.

Y

Z is much closer to the start than you ever imagined. She stands apart, on nobody's lap. If anything you'd love to lay your bitter head on hers. If she speaks it's right and zealous out of the top of her forehead. Or so it seems. Z, not X, marks the spot.

Z

Paul Vangelisti

Unicorn

for A.S.

My unicorn has been usher to us all as something beyond productivity. You use language like a whore, says my unicorn, a rule of impotence and pleasure. Unless, says I, you mean more than winged horse, a nicer way to undo a double.

The subject is not rivots or ribots here or popcorn or hubcaps or world-wide distribution, says my unicorn. Instead, unlikely enough, gentle hands devised of upsilon and octoroon and skin which like skin glows around a glass of water.

The ultimate consequence, says I, the deceit of water, bears no useful or mechanical relation to the form of asking for water.

Nonsense, says my unicorn, the pronouns don't confer historical misery and tigers only the delirious politic of dictionaries, the unpopular front undershot by the lexical subconscious of rope or acne or woolly communion. To the simple life and blatant criminality of the worst kind I remain inured, adds my unicorn, as your last riot was uninspiring.

Paul Vangelisti
(da *The Simple Life*)

